

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jean-Pierre COUTAZ

L'examen, d'Albert Anker

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1996, tome 91a, p. 16-19

© Abbaye de Saint-Maurice 2014

L Examen, d'Albert Anker

par Jean-Pierre Coutaz

Albert Anker 1831-1910

L'Examen -1862 -103/175 - Kunstmuseum de Berne.

Dans la hiérarchie du monde de la peinture, la scène de genre se situe entre le tableau historique et le paysage, les animaux, la nature morte.

Si ce genre n'a pas l'aura moralisante et politique de la peinture d'histoire, il nous livre par contre des renseignements précieux sur la vie courante et les habitudes du peuple.

En lieu et place d'une analyse technique où les trois types d'enseignants (à savoir celui qui détient les connaissances, celui qui guide l'élève et celui qui maintient la discipline) seraient disséqués parallèlement aux méthodes pédagogiques, il nous est apparu plus poétique de nous glisser dans la peau d'un enfant et de faire revivre cet examen de l'intérieur.

Au lecteur de tirer les comparaisons!



L'été était là, derrière la porte. Mais la porte était encore fermée. Avant de pouvoir la franchir et retrouver la liberté, gambader pieds nus, il me fallait encore subir l'examen.

Avant de pouvoir retrouver mes chèvres et mes jeux il me fallait encore prouver à mon maître, barrière supplémentaire elle-même encadrée dans la porte, que les graines du savoir avaient bien germé dans ma petite tête rasée.



Debout sur la pointe des pieds, je me revois essayant de déchiffrer les lettres gothiques du bout de la baguette; des lettres toutes tordues avec des crochets et des queues, quel supplice! Mes yeux s'esquintaient à démêler cet écheveau qui flottait à soixante centimètres au-dessus de mon regard tandis que le maître observait sous ses paupières fatiguées la danse hésitante du bout de bois.

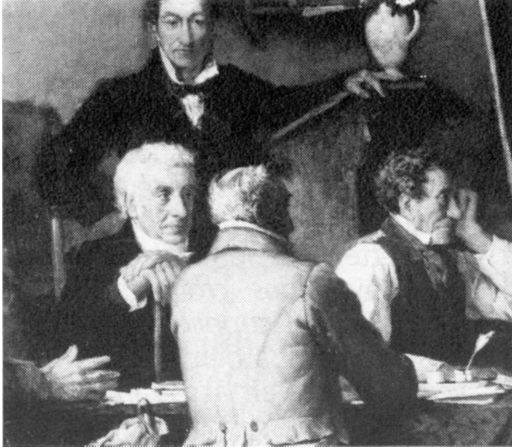
L'antique feuille de lecture sur laquelle avaient peiné mes parents et peut-être mes grands-parents était suspendue à un gros clou fiché au sommet du tableau noir, lui-même posé sur un chevalet.

L'unique instrument à ma hauteur était la canne qu'un des inspecteurs tenait dans son dos et qui attendait l'erreur fatale pour s'abattre sur mes fesses.

Pas un bruit, pas un souffle, le silence était oppressant. Une odeur tiède de campagne flottait dans la petite salle de classe où nous étions une



cinquantaine, les filles séparées des garçons, comme à l'église, et reléguées dans les derniers bancs. Heureusement que le grand du fond avait ouvert le vantail supérieur de la fenêtre à culs de bouteille car l'air devenait confiné.



Seul l'examineur, assis à ma gauche, et qui donnait l'impression de s'ennuyer à mourir, avait laissé tomber la veste. Tous les autres avaient gardé leur manteau ou leur jaquette, signe de leur autorité que leur attitude théâtrale renforçait d'ailleurs.

L'un m'observait, les deux mains posées sur sa canne afin de se donner de la contenance, prêt à frapper les trois coups de lever de rideau si j'avais proféré une énormité. Un autre, à l'extrémité de la table, pontifiait, les mains jointes à la manière attentive des avocats.

Un bras appuyé sur le pupitre, un homme observait mes juges, avec cette attitude composée si chère aux photographes. Un pot de fleurs, posé à même hauteur, tentait vainement, comme la guirlande accrochée au mur, de donner un caractère festif à ces instants pénibles.



Du côté des camarades ce n'était guère mieux. Tous les regards étaient braqués sur cette satanée feuille, hormis mon voisin du premier banc qui devisageait l'homme à la canne, sans se douter que son tour viendrait.

Mes deux cousines derrière moi, tendrement enlacées,

se soutenaient en attendant de subir l'interrogatoire. Il n'y avait aucune aide à espérer de ces yeux inquiets et de ces bouches muettes. Ils avaient tous l'air de bois comme le pupitre, la porte, le plancher, le plafond et les bancs aussi ridés que les joues du maître. Les veines tendres et usées du sapin faisaient des sillons qui déviaient la course appliquée de nos crayons sur la feuille de papier et la crevaient parfois.

Mais aujourd'hui, ni papier, ni crayons, ni livres. Tout notre savoir tient dans nos mémoires. Il nous faut réciter par cœur, même si le cœur n'y est pas. D'ailleurs, des livres il n'y en a guère: deux ou trois, couchés à plat dans la niche sous le buffet suspendu derrière le poseur et un cahier rouge qui montre le bout du nez dans le panier d'osier d'une fille, posé à terre à côté de l'ardoise.

Après la lecture, viendra la géographie. Deux vieilles cartes figées depuis des années représentent, l'une les deux hémisphères, l'autre... je ne sais pas. Quoi qu'il en soit, la terre ne change guère, surtout chez nous, et demain ce sera enfin les grandes vacances.